

YVES RAVEY

FRAGMENT MILLENAIRE

*(sur Robert Musil)*

*Eine fürchterliche Grausamkeit starrte Clarisse von allen Seiten an, jener Urhass der toten Materie, deren ein Teil den andern von Platz verdrängt, wenn nicht Verständnis und Anziehung sie aneinander zu einem schliessen.*

*122, Clarisse in Venedig, (Früher Entwurf). Schluss der dritten Teil und vierter Teil aus dem Nachlass.*

*Edition Adolf Frisé, 1952*

*Une atroce cruauté observait fixement Clarisse de tous les côtés, cette antique haine de la matière morte dont les divers éléments se disputent leur place dès que la compréhension et la sympathie ne les lient plus.*

*122, Clarisse à Venise (ancienne ébauche) Tome 2, Livre III, Vers le Règne Millénaire ou les Criminels.*

*Traduction Philippe Jacottet, 1956*

Le roman de Robert Musil *L'Homme sans Qualités (Mann ohne Eigenschaften)* est un éblouissement, une efflorescence. Il rappelle l'œuvre du peintre Gustave Klimt. En fait, c'est un jardin, celui des origines, peuplé d'enfants.

Sous l'empire austro-hongrois, tout part de l'enfance et du jardin, tout est idéal, innocent. C'est ensuite que tout se dégrade. Les mots, quand tout commence, sont des enfants protégés par l'Empereur. Devenus adultes ils sont animés par le désir, la volonté de puissance, la haine de soi et le respect de la tradition.

Entre *K und K, Kaiserlich und Königlich*, c'est-à-dire impérial et royal, au sens de la double monarchie, c'est s'éteindre, ne cesser de mourir, produire soi-même des enfants de la Mélancolie, et Musil fait partie des enfants de la Mélancolie.

Il est impossible de parler du roman *L'Homme sans Qualités*. Il faudrait autant de temps que Musil mit pour l'écrire, c'est-à-dire, plus de vingt ans. Et encore... Nous pouvons considérer que le premier roman *Les Désarrois de l'Elève Törless*, au début du vingtième siècle, c'est déjà, sous forme d'ébauche, les désarrois d'Ulrich, dont nous connaissons seulement le prénom. Mais c'est normal, il est L'homme sans qualités. Il y a aussi Clarisse.

Notre seul espace-temps sera donc celui-ci : Vienne début du siècle, tournant entendu de la modernité, ville initiatrice de l'Art Nouveau d'une part, des catastrophes à venir, d'autre part.

Nous pouvons donc imaginer pénétrer l'œuvre en retenant deux personnages : Ulrich, plutôt que Clarisse, voire même Clarisse plutôt qu'Ulrich.

Dans ce roman, nous rencontrons en effet beaucoup d'hommes, philosophes, hauts-fonctionnaires aristocrates, bibliothécaires, généraux, mais aucun ne devance l'histoire. Les femmes, par contre, jettent sur l'assemblée des hommes les feux de leur lucidité.

Ainsi Clarisse, personnage central de *L'Homme sans Qualités* inspiré par Alice Belmont, dans la vraie vie, amie d'enfance de Musil, originaire de Klagenfurt. La capitale de Carinthie, sur la route de l'Adriatique, qui traverse la Slovénie, la Croatie évoque les paysages baroques, la mosaïque des minorités, l'empire qui se fissure. Aussi une certaine idée de la diversité des sens, des langues multiples.

Alors, Clarisse :

Un jour à Venise, j'étais devant la statue équestre du Colleone, à l'écart du bruit. En entrant dans San Giovanni et Paolo, je me suis souvenu d'un fragment de texte, la présence de cette femme dans Venise, son internement. Entré dans l'hôpital à côté de l'église, je me suis rappelé cette scène des soignants en psychiatrie qui l'attachèrent sur son lit.

Toujours après avoir reposé le livre de Musil, j'ai revu le personnage de Clarisse. Je l'ai imaginée, à Vienne cette fois, parmi les hauts fonctionnaires, qui réfléchissent à la mort de la Monarchie, à la langue, à la science, à la beauté, parmi les membres de l'Action Parallèle, poussant la porte d'un salon chez le comte Leinsdorf, organisant les réjouissances du jubilé de l'empereur François-Joseph.

Clarisse m'invitait à rejoindre ses convives. Il m'est ainsi arrivé de parler avec Bonadea, avec Diotime, aussi avec Rachel, plus tardivement avec Agathe, la sœur jumelle de L'Homme sans Qualités. Je me suis donc construit ce salon de conversation où chaque mot devient l'objet d'un savant débat. J'ai aimé ces débats.

Mais auparavant, je devais me perdre avec Clarisse dans l'appartement d'Ulrich, qui serait l'homme sans qualités, du moins le premier à l'être, ce qui peut vouloir dire détaché de lui-même, invisible à soi, peut-être aussi muet, voire transparent vis-à-vis des autres, sans illusion. Ulrich, par exemple, ne dit jamais non à la vie, mais « Pas encore ! »

Il est aussi plein d'ironie. Il ne désire pas vivre dans l'immédiat, il veut comprendre le sens de son existence, bien qu'il sache dès le départ qu'il n'y parviendra pas.

Donc, Ulrich est dans son appartement. Côté jardin, son regard plonge sur un palais. Côté rue, sur l'agitation urbaine. Dans la vraie vie, c'est le palais Salm, Razumofskygasse - le bureau de Musil donnait sur ce palais. Façade néo-classique, ordre gigantesque, fronton triangulaire à ornements, végétation, jardin.

Ce jardin où s'amuse les enfants, le jardin secret, car l'esprit de l'homme sans qualité se compose de secrets, de rêves enfantins, de peurs diurnes, sensible comme il est aux effets de la nature sur sa perception.

Clarisse, dès le début est dans le jardin. Elle nous conduit à l'écriture de Robert Musil.

Quand nous le lisons, nous pensons à l'infinité de son récit, aux dialogues, aux échanges, aux plans sur la comète, aux réflexions scientifiques, qui surabondent notre esprit, nous mêlent à la question de savoir si on doit continuer, ou ne pas continuer.

Mais il faut continuer.

Nous restons donc en suspens entre deux visites du comte Tuzzi, ou du banquier Léon Fischel, ou de Walter chez Ulrich ou l'inverse, sans savoir ce qui de nous, lecteur, adviendra. Car l'écriture de Musil, pari avec le sens et avec la mémoire, nous propose un texte qui ne se termine pas.

Quelque chose nous dépasse, l'idée qu'on parvient à construire l'inachevé, qui rend définitives les ébauches d'idées jetées sur le papier, les aphorismes, les lettres, les fragments romanesques. Ceux-là supposent une fin mais ne la produisent jamais. Ce qui nous rend à notre propre incomplétude

Cette question du langage — ça ne finit jamais — dans le cours de l'écriture nous rend à l'impuissance de l'auteur, par là à l'impuissance du lecteur. Rien n'existe plus hors le roman inachevé.

Alors, ce jour d'avril où meurt Robert Musil, L'Homme sans qualités s'échappe des malles remplies de feuillets explicatifs, il quitte la mémoire des lieux. Nous rappelant que l'élève Törless conçoit l'internat de Mährisch Weisskir-

chen comme un isolement. Et Musil déclara dans l'ultime phase de l'existence où le ciel a dû perdre sa couleur : je suis seul.

Les philosophes du langage se penchèrent sur lui. Ils prirent son cœur, le disséquèrent, cherchèrent le sens des mots. Musil respirait encore, par ses lèvres ouvertes se propageait le souffle de l'Homme sans qualité, qui posa le problème de la langue comme secours.

Le personnage de Clarisse apparaît, si l'on veut bien observer l'histoire, à la suite de la Sécession viennoise qui conduisit Klimt à abandonner ses peintures ténébreuses - parmi lesquelles la peinture de plafond commandée par l'Etat pour l'*aula* de l'Université, peinture intitulée *La Jurisprudence*, qui, achevée mais brûlée, représentait un vieillard sous le poids de la faute. Ou cette autre peinture qui fit aussi scandale, *La Médecine*, composée de figures nues, jugées obscènes, dominées par une femme enceinte. Encore plus obscène.

L'enfance est une maison hantée. Cette belle Clarisse, émergeant de sombres souvenirs, raconte un jour son histoire à l'Homme sans Qualité. Elle parle alors de son père, du poids physique de son père qui entre dans son lit une nuit.

Clarisse a honte, elle est terrifiée qu'il ait pénétré sous ses draps. De fait, sa résistance, qui parsème le roman, de point en point, se heurte à l'impossibilité de surmonter l'inceste.

L'inceste toujours. Le mal autrichien. Sous son règne, Clarisse fait l'apprentissage de la modernité.

Il faut revenir alors au portrait impressionniste, peint dans la vraie vie par le père d'Alice Belmont, modèle de Clarisse, qui représente une jeune fille, devant sa fenêtre, parmi les fleurs.

Nous sommes restés des jeunes filles face à l'extrême violence du monde.

Ainsi, le dégât causé par le mal et l'effondrement de Clarisse, sans que cela paraisse à aucun moment dans le roman, sinon à Venise, bien tard, dans les fragments.

Mais, la vraie vie : Alice Belmont internée à l'hôpital du Steinhof, Baumgantnerhöhe, dans la section psychiatrie, où elle mourut 9 ans après la publication du premier volume de L'Homme sans Qualités.

Ainsi meurt l'origine de Clarisse.

L'inceste produit l'image d'une société aliénée, en but à sa propre adversité, qui rayonne puis se décompose. Ainsi débute le roman - août 1913, un accident de camion, prémonitoire, met en perspective l'étincelle de Sarajevo, l'explosion de l'empire, l'éclatement de l'esprit, l'irruption du monstre.

Un jour, je ne savais plus écrire, j'écrivais tellement vite, tellement mal, tout se bousculait dans mon esprit, et je n'écoutais personne, alors je revenais aux lieux de Musil, qui furent peut-être aussi les miens.

Je contemplais et dessinais une photographie de l'auteur Robert Musil à Semmering, ensuite à Steyr, ensuite à Brünn devenu Brno, encore à Berlin, et puis dans certaine rue de Vienne, ou devant l'église à pèlerinage de Mariazell, Styrie.

J'avais cette idée : je suis protégé par la photographie. Je l'ignorais, c'est par faiblesse qu'on se fabrique des dieux, par crédulité qu'on érige des autels.

Je ne savais plus écrire, j'étais incapable de finir un roman. Plusieurs fois, je suis venu devant la tombe introuvable de Robert Musil poser la question de la fin du roman. Il me fut répondu que cette fin du roman serait ma propre finitude, j'en signerais un jour le certificat. J'avais cependant besoin de chaque image de la double monarchie, par exemple Egon Schiele, Lovis Corinth, Koloman Moser, Oskar Kokoshka, ou Œdipe et le sphynx, dans le cabinet de travail de Sigmund Freud. J'avais besoin d'une réponse, je citais cette adresse de la rue des Clochettes à côté de Genève, le numéro 11, où il décéda.

J'ai accepté ainsi, du fait de Robert Musil, cette notion d'échec, Je l'ai admise là où je me suis rendu compte que le roman est inaccessible. Musil, lui, ne m'a jamais répondu. Mais cela est vrai, les morts ne répondent jamais.

Rien ne se termine cependant, puisqu'il faut continuer. Entrevoir la fin. On se plaît à dire, il n'y a plus de sens. En cela, on ne résout rien, car il y a un sens. Hors de portée, mais présent.

L'ignorer, c'est normal. Méconnaître l'espoir, c'est normal. Traverser *L'Homme sans Qualités* sans rien prétendre du sens, c'est un peu excessif. Certaines phrases ont un sens. En voilà une : Ulrich regarde par la fenêtre. Que veut dire cela ? Cela veut dire qu'Ulrich regarde par la fenêtre. Que se passe-t-il d'autre sinon que l'homme sans qualités regarde par la fenêtre ? Rien. Question d'habitude.

Tout est possible, mais inachevé. Non seulement, la fin du roman est inachevée, mais le premier mot de Musil, déjà, est inachevé. De ce fait, tout le roman. Je le suis moi-même. Seule une fin scellerait l'inachèvement, seule la possibilité de dire la fin.

La fin vient quand un gardien muet surveille la porte du roman. Je suis sur le seuil et je demande à entrer. Le sens réside sur le seuil. Il est contenu dans la question : qui frappe à la porte... ?

Tout peut arriver, tout arrive, le monde est tout ce qui arrive, je reste sur le seuil du roman grâce à cela qui nous reste de la fatalité.

J'ai dit devant la tombe introuvable de Robert Musil : Rien ne se produira qui ne serait le repos du sens, peut-être Virgile accompagnant Dante. Alors, certainement, ce serait un matin sur les rives du fleuve des morts, dans la barque en traversant l'eau noire, face à l'île des Morts.

Nous aurions oublié sur la rive notre dépouille, abandonnée sans son squelette sur le bord du fleuve. Le fleuve, c'est seulement ces formes immobiles sur l'autre rive, ce havre d'incompréhension et d'énigmes, des tombes baroques à l'ombre des cyprès, des temples grecs à colonnes blanchies par les siècles. Ce serait peut-être cela le règne millénaire.